



*De Félix le rémouleur aux habitants de la Reyssouze,
El Kef, Tunisie, le 12 mars 2007*

Le test des dominos

Un matin, tôt, j'ai vu venir à moi Monsieur Zed. Je connaissais bien cet habitant de la Reyssouze : un homme droit, aux idées larges, engagé dans l'action sociale et l'animation des restos du cœur. Il m'a salué avec son accent du sud, aiguisé par les vagues de la Méditerranée, poli par le vent des oliveraies. La main qu'il me tendit était lourde d'années de travail. Un léger sourire flottait entre les rives de ses lèvres :

- Félix, j'ai des mots que je voudrais faire passer d'un bord à l'autre de mon cœur. J'ai laissé ces mots en Tunisie accrochés aux buissons de mon enfance. Il est temps que je les assemble à tous ceux qui forment mon existence, ici, depuis que j'ai quitté mon pays. J'ai fini de payer ma maison à Bourg, et j'ai bâti l'abri de ma retraite à Nabeul. Je suis satisfait de ma vie. J'ai donné à mes enfants ce que je n'ai jamais connu dans ma jeunesse. Il me reste une chose à leur offrir. Je ne voudrais pas partir sans leur transmettre la terre et les cailloux de mon origine, la sueur et la peine de mon adolescence. Ils doivent savoir que la France n'est pas tombée toute seule dans leurs bras, et que la liberté ne s'achète pas au supermarché comme un vulgaire poste de tété. Félix, toi qui sais écrire et tourner les phrases dans le bon sens, prends un papier et écoute-moi. Marque la date d'aujourd'hui et place le nom de mes filles et de mes fils en haut de la page. Assure-les de la bénédiction de Dieu et de l'amour de leur père.

Dans le ventre de mon triporteur, je trimbalais de l'encre et des cahiers. Il m'arrivait parfois de jouer le rôle d'écrivain public.

- Une vie sert deux fois si elle est racontée. Celui qui la livre a le sentiment que ses épreuves n'auront pas été endurées en vain.

Monsieur Zed cherchait encore une raison avant de raconter son histoire.

- J'étais l'aîné de neuf enfants. Notre père, ouvrier agricole, travaillait dans les champs d'orangers de la région de Nabeul. La nuit, les crises d'asthme le privaient de sommeil. Petit à petit, la force l'a quitté. À treize ans, j'ai dû le remplacer. J'avais eu le temps d'apprendre à lire, à écrire, à parler quelques mots de français. J'ai quitté l'école avec peine mais sans révolte, car je devenais responsable de mes frères et de mes sœurs. Je m'interdisais de penser à moi avant qu'ils ne soient mariés.

Mon salaire quotidien se montait à 1,20 F. Cette somme dérisoire l'était déjà à l'époque. Mon corps et ma volonté d'enfant de treize ans n'ont résisté que trois jours dans les champs d'agrumes, à endurer des épreuves pour adultes. J'ai abandonné. Depuis, j'ai toujours refusé les conditions abusives et l'indignité d'une tâche. Il vaut mieux partir, chercher plus loin, et faire confiance au destin. La chance m'a offert d'être convoyeur dans les transports de fruits, puis apprenti-maçon, ouvrier en bâtiment. Mon salaire quotidien a grimpé à 4 F, jusqu'à 10 F. J'ai aussi connu le chômage, mais par la grâce de la solidarité qui reste proverbiale chez nous, malgré la précarité, j'ai réussi à évoluer dans une Tunisie qui dérivait comme un bateau sans gouvernail. L'échec des différents modèles économiques réduisit le peuple à une misère injuste. J'essayais d'avancer dans ce marasme avec l'obsession de nourrir les miens. Je grandissais sans imaginer l'éventualité de mon mariage.

Grâce à un ami, j'ai passé le permis poids lourd. Je fus engagé par la municipalité de Nabeul dans l'équipe de voirie et d'entretien. Une autre connaissance me convoqua pour m'informer des propositions faites aux candidats à l'émigration. Quitter la Tunisie, m'éloigner des miens, n'était pas dans mes intentions, mais je

n'avais plus d'emploi, et quand on traîne dans un café, à partager une tasse de thé et une cigarette entre trois chômeurs, alors on ne risque rien à se renseigner.

On nous annonça qu'un Français cherchait des maçons à embaucher. Il faisait passer des tests aux volontaires. Je me souviens : nous devons, à l'aide de dominos, prouver nos aptitudes à monter un mur. J'ai été reçu, ainsi que cent autres. Nous avons émis le souhait d'être envoyés dans un pays de langue arabe. Toute autre direction inquiétait la majorité des candidats, privés de moyen d'échange. Nous avons signé les contrats sans obtenir de réponse sur nos destinations. Mais avons-nous une autre issue ? Nous espérions en secret être expédiés en Libye ; nous redoutions la France réputée glaciale. C'est seulement au moment d'embarquer que nous avons appris que le bateau nous



emportait vers Marseille. Je dis bateau, mais Félix, tu écriras bétailière, rafiote immonde et dangereux, indigne de transporter quatre cents humains, à qui un transat, une banane et un bout de pain devaient suffire pour la traversée. La mer exécration prolongea de trente-six heures le cauchemar de notre dérive.

Mon entrée dans le monde civilisé du nord m'a fait forte impression. Le transport de Marseille à Lyon ressembla à un convoi de déportés à qui aucune information n'était délivrée sur leurs sorts. Le centre de répartition des émigrés nous orienta, un compagnon et moi, sur Bourg-en-Bresse. Nous devons nous débrouiller seuls, prendre le train, attendre sans bouger à la gare de Bourg qu'on vienne nous chercher. Je parlais mal français, mon ami ne comprenait pas un mot. Nous avons guetté toute la journée sur le quai un signe de notre futur employeur. Il ne se manifesta qu'à 17 h. Le directeur en personne, du bout du quai, apparut et agita l'index pour nous appeler à le suivre. Pas un mot d'accueil, non, juste un mouvement du doigt, comme au temps des colonies quand le maître commandait les indigènes. Il nous déposa au siège de l'entreprise. Là, on nous donna un matelas. Le bâtiment où logeaient les travailleurs



immigrés menaçait ruine. La chambre qui nous échet était dans un état innommable. Il fallut conquérir notre espace à coups de balai et le disputer aux rats. Les planchers pouvaient céder sous nos pas. La misère avait le visage plus laid que chez nous. Une seule consolation : j'arrivais en août, le froid tant redouté me laissait un délai d'adaptation. En revanche, pour la paie, je pouvais attendre la fin du mois. Ma vie en France commença avec dix francs en poche pour dix jours : le prix d'une flûte de pain et d'un litre de lait. Je n'avais personne à qui emprunter de l'argent et personne à qui faire confiance. J'étais déjà un homme accompli et mon statut ressemblait à celui d'un esclave.

Le patron avait une réputation de dureté. Les conditions de travail et les salaires avoisinaient l'intolérable. J'étais mal vu car je m'exprimais mieux que les autres en français. J'étais suspect, car capable de contestation. Nous ne sortions pas dans les rues de peur de gêner les gens de Bourg par notre présence. Et l'hiver approchait.

Un jour de froid intense, on m'envoya débiter un chantier sous soixante centimètres de neige. J'ai dit non. Je m'en vais. Le patron m'a prié alors de me servir de mes jambes et de courir vite. Il me fallut, dans la journée, trouver un toit et réfléchir à un autre emploi. Mais ma révolte paya, car l'entreprise subit une enquête de salubrité : ses ignobles logements ouvriers furent fermés. Elle fut contrainte de transférer ses travailleurs étrangers au foyer Sonacotra.

J'étais convaincu de l'importance du mouvement dans la vie. Savoir laisser une place pour réclamer plus, ailleurs, quitte à faire des sacrifices. Je surmontais les épreuves en pensant à ma famille qui, sans moi, n'aurait rien. J'acceptai les rudes conditions des abattoirs de poulets. Puis, je quittai la volaille pour les tréfileries.

Un jour, je repris la route de Nabeul.

Je voulais me réinstaller dans une Tunisie libérée d'une gestion collectiviste autoritaire et inadaptée. Mais,

au bout de quatre mois, je trouvais la vie au pays immobile, sans perspectives. J'avais trente-deux ans. Mon père me convainquit de me marier. J'en avais chassé l'idée, faute de moyens. Je vendis l'auto que j'avais apportée, pour assumer les frais des noces.

Je rentrai en France avec ma jeune épouse. Elle fut la première femme maghrébine à gagner sa vie hors de la maison, à la blanchisserie, et aussi la première musulmane à sortir en pantalon. Les langues se fatiguèrent en médisances. Et alors ? Qu'elles s'usent ! Si la poursuite de nos objectifs implique de nouveaux sacrifices, faisons-les ! On ne peut pas avancer, construire sa vie et plaire à ceux qui vous regardent, sans bouger.

L'existence m'a souri quand j'ai rejoint Renault-Berliet. Mais ce sourire, je suis allé le chercher. La sympathie qu'inspirait la Tunisie m'a favorisé. J'ai vécu chez RVI les vingt ans heureux de ma vie. J'ai appris le métier de soudeur spécialisé. J'ai monté des camions que j'étais fier de voir circuler sur les routes. Lors d'une journée portes ouvertes, j'ai pu dire à mon tout premier patron, en visite, que, sur ses bons conseils, j'avais pris mes jambes à mon cou et que j'avais couru le plus loin possible de son entreprise, pour mon plus grand bien. Comprendra-t-il un jour la leçon ?



J'ai élevé mes cinq enfants à la Reyssouze. Je les ai surveillés. Je leur ai appris à ne déranger personne, car je n'aime pas être gêné par les autres. La Reyssouze était un quartier calme, de convivialité et de paisibles mélanges, entre Français, Espagnols, Italiens, Portugais, Arabes. Tous, nous avons apprécié le confort moderne et le cadre magnifique. Puis la cité a grandi. Les familles ont explosé. Nous nous sommes retrouvés avec des centaines d'enfants. Des gamins nés dans la facilité et l'assistance. La France paie maintenant le choix d'avoir déplacé vers ses chantiers urgents les êtres d'Afrique les plus dociles mais les moins éduqués, les plus manipulables mais les moins aptes à s'adapter au monde dans lequel ils ont fini par rester. Je vous demande : comment des pères illettrés, usés par le travail et le mépris, pouvaient-ils transmettre les valeurs morales d'effort et de respect qui manquent aux nouvelles générations ? Ces parents ont laissé tomber ce qu'ils ne parvenaient pas à maîtriser : l'éducation. Ils ont fermé les yeux, et leurs enfants ont fait le choix des dérives nocturnes pendant qu'ils dormaient. Moi, je n'ai jamais rien payé à mes enfants. Je les ai aidés à mériter ce qu'ils désiraient. La facilité a creusé le drame entre les parents et les enfants.

Écris cela, Félix, et redis que je suis satisfait de ma vie.

Voilà, vous savez mon histoire.

J'ai profité de toutes les occasions que la pauvreté m'a autorisé à saisir. Vous, mes enfants, vous avez atteint le bac, profitez de vos chances. Vos enfants dépasseront le bac, ils obtiendront plus que vous. Et, quand vous serez fiers d'eux, pensez au jour où j'ai quitté l'école, à treize ans, pour que s'accomplisse votre destin.

Les contes de la Reyssouze

Lettre n° 10 / mars 2007

Mise en place du projet : Réseau de lecture publique de Bourg-en-Bresse

Écriture : Jean-Yves Loude et les enfants de la Reyssouze / Graphisme : Néo et les enfants de la Reyssouze

Financement : ville de Bourg-en-Bresse • Partenaires Contrat de Ville • Bourg Habitat

Partenaires : Jean-Yves Daux et sa classe de CE2-CM1 de l'École Charles Perrault • Pascale Durand et sa classe de CM1 de l'École Charles Péguy • Patrick Pocheron et sa classe de CM2 de l'École St Exupéry / Remerciements aux personnes ressources : Isabelle Bouilloux, Claude Brichon, Maurice Brocard, Paul Cattin, Stéphane Daval, Solen Delrue, Michèle Duflot, Annie Eyraud-May, Claudie Fox-Lefriche, M'Hammed Gorrab, Michelle Lefèvre, Lydie Loeillet, Marie-Pierre Mariôt, Nicole Miquel-Deborne, Jean Molard, Elisabeth Roux, Marie-Anne Sarda, Romoald Tanzilli, Michèle Thénnoz, Bernadette Thévenard, Philippe Véré, Virginie Villard-Grosjean, Martine Vorreiter.